

Peinture volée

Stéphane Drouot

<https://ecrits.laei.org>

03/12/25

Du plus loin que je me souviennes, j'ai toujours eu un pinceau à la main. Ce n'est pas une métaphore, mes tous premiers souvenirs, j'étais déjà en train d'essayer de mélanger des couleurs pour reproduire ce que je voyais, dans la désinvolture la plus totale et sans aucun égare pour la réalité, la crédibilité des formes, la qualité des textures. Dès ma plus tendre jeunesse, la peinture me libérait de ce monde, de ce corps et ouvrait à mon expérience du quotidien l'infinité de l'imaginaire.

Je peignais des nuages aux couleurs improbables, des animaux surréalistement bariolés, des arbres noués les uns aux autres et dès que je puais技iquement le faire, des visages. Ces portraits d'inconnus inexistants effrayaient toujours un peu ma mère qui passait son temps à me demander qui j'avais peint, de peur que je ne sois impliquée dans des relations inappropriées pour mon âge. Lorsque je lui disais que ces personnes étaient imaginaires, elle me regardait toujours de cet air incrédule qu'ont les parents dépassés par la créativité de leur progéniture. Une sorte de méfiance qui questionne la santé mentale de l'enfant avant de se résoudre à accepter que finalement les enfants ne sont pas de petits adultes, ils sont des créatures à part entière qui ne sont pas encore modelés et pétris par la réalité.

J'avais 10 ans lorsque mon père m'a offert mon premier ensemble d'aquarelle pour mon anniversaire. Là où ma mère restait toujours méfiante de mes divagations artistiques, de la place qu'elles prenaient, de l'aspect financier des outils, des tableaux, des fournitures et surtout de l'état de mes mains, de mes cheveux, de mes vêtements tous tachés à divers degrés par la gouache, l'encre et la peinture à l'acrylique ; mon père, qui lui était majoritairement absent de par son travail, mais aussi au fond, je pense maintenant, parce qu'il n'aimait pas trop ma mère ; mon père encourageait chacune de mes explorations artistiques.

L'aquarelle fût une révélation pour moi. Il y a quelque chose d'enivrant dans le chaos des tâches qui se propagent sur le papier, quelque chose de parfaitement divin dans l'acte de donner forme à ce paysage fractal de confusion de couleurs dérivant au gré des flots. Après quelques expériences peu concluantes avec des pailles, j'ai vite appris à accepter les limitations de l'eau, les temps de séchage, à apprivoiser les mélanges impromptus pour les plier à ma volonté.

Je pense qu'à l'âge de 15 ans, j'étais déjà une artiste. Il ne me serait jamais venu à l'idée d'exposer dans une galerie ni d'en faire mon métier, mais je peignais, tous les jours, j'avancais des pièces ajoutaient qui de nouveau modes à mon panel de techniques, ouvrant petit à petit la voie à d'autres peintures, d'autres tableaux, d'autres fresques.

Régulièrement, je repeignais les murs de ma chambre en blanc, pour m'en servir comme d'une toile... et quelques semaines plus tard, mon lit gisait au milieu d'un champ, au sommet d'une montagne, au bord d'un océan, au centre d'un camphrier.

Et la première fois, j'avais 17 ans. Mon père lors d'un de ses déplacements m'avait envoyé une photo qu'il venait de prendre. Il était encore à une conférence où les directeurs de branches profitaient de l'argent de leur société pour s'offrir des vacances supposément studieuses, où ils jouaient au golf, faisaient de la plongée sous-marine, du saut en parapente, prenaient part à des dégustations d'alcools de luxes et mangeaient des repas de chefs, sous prétexte de passer quelques heures à suivre quelques conférences. Je me demandais à chaque fois qu'il partait à l'une de ces retraites si en fait, tous les hommes de son âge étaient las de leurs femmes, de leurs compagnes, de leur maîtresses au point de devoir s'offrir des vacances entre eux pour les éviter au moins une fois l'an. La photo que mon père m'avait envoyé était un selfie à la con dont il avait le secret, tenant son téléphone comme un adolescent attardé et pointant du doigt un paysage magnifique aux couleurs rayonnantes à la tombée du jour. Passé le contre-coup mortifiant de recevoir une photo de mon père dans cette position, je réalisais ce qu'il me montrait là, c'était un paysage extraordinairement similaire à une des peintures que j'avais produites quelques mois auparavant.

J'avais sur le moment trouvé la coïncidence cocasse, mais sans lui donner plus de sens que ça. J'avais tendance à dessiner ces paysages qui s'étendaient devant moi dans chacun de mes rêves, tous plus fantaisistes les uns que les autres. J'avais fini par considérer qu'un troupeau d'arbres, entourés d'une rivière qui se jette dans un lac, au pied d'une chaîne montagneuse ressemblait toujours à une autre rivière, un autre lac, une autre forêt... Les variations n'étaient pas infinies, ce genre de coïncidence était vouée à arriver.

J'avais 24 ans lorsque l'une de mes plus grandes pièces, un paysage de campagne vallonnée, parsemé de forêts et d'oiseaux vu au travers d'une arche en ruine, fût dérobé dans une salle d'exposition où mes œuvres étaient en vente. Je n'étais pas connue au point que cette œuvre ait une quelconque valeur marchande et le vol ne fût même pas déclaré aux autorités. Le conservateur de la galerie c'était excusé pour le désagrément et m'avait taillé un chèque de la valeur du tableau, quelques centaines de dollars canadiens tout au plus.

L'incident m'était entièrement sortit de l'esprit jusqu'à ce soir de décembre où mon père m'avait appelé. Mon père ne m'appelait jamais, ma mère lui donnait de mes nouvelles et de temps en temps, il m'envoyait des blagues par message une fois ou deux par semaine, mais nous n'avions pas une relation qui justifiait ce genre d'appel. Mon sang ne fit qu'un tour : quelque chose de grave était arrivé à ma mère !

Il m'avait dit d'un ton sobre : tout va bien, ne t'en fait pas, mais peux-tu te libérer ce week-end ? J'avais demandé pourquoi et il m'avait répondu tout à fait laconiquement à son habitude. J'avais pris le train pour rentrer dans ma petite ville natale à l'ouest de Québec et mon père m'avait dit de ne pas défaire mes valises. Le lendemain matin, nous étions à l'aéroport et quelques heures plus tard, nous étions dans un coin paumé de l'Ontario sans qu'il n'ait murmuré quoi que ce soit sur notre destination ; et mon père n'était pas de nature cachottière, cependant, dans toute cette affaire j'avais trouvé son attitude plus qu'étrange.

Il nous avait réservé un très bel hôtel au bord en pleine nature où il m'avoua être déjà venu lors d'un de ses multiples

symposium. « Je voulais que tu vois quelque chose par toi-même ».

Juste à l'extérieur du lobby se tenait un cloître, mon père m'annonce que d'après ses recherches, avant que l'hôtel ne soit bâtit, il y avait là un couvent de bénédictines. Je hausse les épaules ne sachant absolument pas quoi faire de cette information mais mon père insiste, me poussant du regard vers la-dite arche. Je m'en approche et je suis stupéfaite, en constatant qu'il s'agit là de l'exacte peinture qui m'avait été volé quelques mois auparavant. Mon père et moi nous regardons l'espace d'un instant, tous deux incrédules.

Puis il sort son téléphone, envoie un message... et m'invite à venir m'asseoir au bar du lobby où il entreprend de me raconter une histoire rocambolesque. Le bar est quasiment désert à part la femme de ménage qui semble aussi œuvrer comme réceptionniste et barmaid. Mon père la regarde intensivement lui servir son whisky et m'invite alors à en faire de même. Elle ressemble à s'y méprendre, avec quelques années de plus, à l'un des portraits récurrents que je peignais dans mon enfance.

C'est à ce moment que mon père m'avoue enfin que j'ai été adoptée. Il ne sait rien de ma famille biologique et c'est pourquoi ma mère et lui n'avait jamais songé me l'avouer jusqu'à présent, rien si ce n'est que j'étais orpheline de naissance, et que ma mère biologique était d'une première nation à qui cette terre appartenait jadis. Maintenant qu'il le mentionnait, cette femme derrière le bar en train de nettoyer un verre me ressemblait plus que tous mes amis d'enfance.

Jusqu'à maintenant, je ne sais pas ce que cela signifie. Mon père et moi n'avons jamais parlé de ce voyage à ma mère, et même entre nous, nous ne l'avons jamais évoqué par la suite.

J'y suis retournée, pour explorer plus avant le paysage alentour, y faire des randonnées avec un carnet à dessin. C'était inutile ; les paysages m'étaient aussi familier que les murs de ma chambre d'enfant. J'avais rêvé de cette terre, de ces lacs, de cette faune et de cette flore toute ma vie. Je l'avais peinte depuis ma plus tendre enfance sans jamais ne l'avoir vu. Elle était en moi, dans le plus profond d'une mémoire collective.

J'ai depuis arrêté de peindre. Je crois que je n'ai plus rien d'intérieur à explorer maintenant que l'extérieur l'a rattrapé. Je ne vois plus ces visages inconnus, je n'ai plus l'inspiration aux paysages luxurieux. En découvrant d'où je viens, j'ai paradoxalement perdu qui j'étais, et je ne pense jamais le retrouver, tout comme ce tableau, ce qui m'a été volé ne reviendra jamais.